L'HOMME

MACHINE.

[Verf., Julien de La Mettrie]

Est-ce là ce Raion de l'Essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux?
Est-ce là cet Esprit survivant à nous même?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit
comme eux.
Hélas! il périt de même.

VOLTAIRE.

À LEIDE,
DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS,
MDCCXLVII.
Avertissement de l'imprimeur.

On sera peut-être surpris que j'aie osé mettre mon nom à un livre aussi hardi que celui-ci. Je ne l'aurais certainement pas fait, si je n'avais cru la Religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverser; je n'eusse pu me persuader, qu'un autre imprimeur n'eut pas fait très volontiers ce que j'aurais refusé par principe de conscience. Je sais que la Prudence veut qu'on ne donne pas occasion aux Esprits.
prits foibles d'être séduits. Mais en les supposant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avait rien à craindre pour eux. Pourquoi être si attentif, si alerte à supprimer les Argumentes contraires aux Idées de la Divinité & de la Religion? Cela ne peut-il pas faire croire au Peuple qu'on le leure? & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction & par conséquent la Religion! Quel moyen, quelle espérance, de confondre jamais les Irreligionnaires, si on semble les redouter? Comment les ramener, si en leur défendant de se servir de leur raison, on se contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hazard, sans s'informer si elles méritent la même censure que leur façon de penser.

UNE telle conduite donne gain de cause aux Incrédules; ils se moquent d'une Religion, que notre ignorance voudroit
ne pouvoir être conciliée avec la Philosophie : ils chantent Victoire dans leurs retranchements, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la Religion n'est pas Victorieuse, c'est la faute des mauvais Auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume ; qu'ils se montrent bien armés ; & la Théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi foible Rivale. Je compare les Athées à ces Géants qui vouluèrent escalader les Cieux : ils auront toujours le même sort.

Voilà ce que j'ai cru devoir mettre à la Tête de cette petite Brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de refuter ce que j'imprime ; ni même de dire mon sentiment sur les raisonnements qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoissieurs verront aisément que ce ne sont que des diffi-
AVERTISSEMENT

difficultés qui se présentent toutes les fois qu’on veut expliquer l’union de l’Ame avec le Corps. Si les conséquences, que l’auteur en tire, sont dangereuses, qu’on se souvienne qu’elles n’ont qu’une Hypothèse pour fondement. En faut-il d’avantage pour les détruire ? Mais s’il m’est permis de supposer ce que je ne crois pas ; quand même ces conséquences feroient difficiles à renverser, on n’en aurait qu’une plus belle occasion de briller. À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

L’auteur, que je ne connais point, m’a envoyé son Ouvrage de Berlin, en me priant seulement d’en envoyer six Exemplaires à l’adresse de M. le Marquis d’Argens. Assurément on ne peut mieux s’y prendre pour garder l’incognito ; car je suis persuadé que cette adresse même n’est qu’un péril.
À
MONSIEUR HALLER,
PROFESSEUR EN MEDECINE
à GOTTINGUE.

Ce n'est point ici une Dédicace; vous êtes fort au-dessus de tous les Eloges que je pourrois vous donner; & je ne connois rien de si inutile, ni de si fade, si ce n'est un Discours Académique. Ce n'est point une Exposition de la nouvelle Méthode que j'ai suivie pour relever un sujet usé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite; & vous jugerez au reste si votre Disciple & votre ami a bien rempli sa carrière. C'est le plaisir que j'ai eu de vous écrire.
à composer cet ouvrage, dont je veux parler; c'est moi-même, et non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime Volupté de l'Etude. Tel est le sujet de ce Discours. Je ne serais pas le premier Écrivain, qui, n'ayant rien à dire, pour réparer la Stérilité de son Imagination, auraient pris un texte, où il n'y en eût jamais. Dites moi donc, Double Enfant d'Apollon, Suivez Ilustre, Fracastor Moderne, vous qui savez tout à la fois connaître, mesurer la Nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer; savant Médecin, encore plus grand Poète, dites moi par quels charmes l'Etude peut changer les Heures en moments; quelle est la Nature de ces plaisirs de l'Esprit, si différents des plaisirs vulgaires... Mais la lecture de vos charmantes Poésies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'Homme, considéré dans ce point de vie, n'a rien...
rien d'étranger à mon sujet.
La Volupté des sens, quelque aimable & chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment aussi reconnaissante que délicate d'un jeune Médecin françois, n'a qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tuë point sans retour, il lui faut un certain temps pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non seulement sa jouissance augmente les desirs; mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit long-tems, & cependant plus vite que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner si la Volupté de l'Esprit est aussi supérieure à celle des sens, que l'Esprit est au-dessus du Corps? l'Esprit n'est-il pas le premier des Sens, & comme le rendez-vous de toutes les sensations? N'y aboutissent-elles pas toutes, comme autant de raisons, à un Centre qui les produit? Ne cherchons donc:

* 5.

plus
DÉDICACE.

Plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Vérité enflame, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goûte des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son Temple par la raison & la Sagesse ! quelle conquête plus flatteuse que de se soumettre tous les Esprits !

Passons en revue tous les objets de ces plaisirs inconnus aux âmes Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne sont-ils pas ? Le temps, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Élemens, toutes les Sciences, tous les arts, tout entret dans ce genre de Volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. Le nature entière est son aliment, & l'imagination son triomphe.
DÉDICACE.

pbe. Entrons dans quelque détail. Tantôt c'est la Poésie ou la Peinture ; tantôt c'est la Musique ou l'Architecture, le Chant, la Danse &c. qui font goûter aux connaisseurs des plaisirs ravissans. Voiez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'Opéra ; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel, s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'armement d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échappent.

Voltaire ne peut refuser des pleurs à sa Mérope ; c'est qu'il sent le prix & de l'ouvrage & de l'Actrice. Vous avez lu ses écrits ; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire...
DE DÉDICACE.

de qui ne sont-ils pas ? & quel cœur assez dur pour ne point en être attendri ! comment tous ses goûts ne se communiqueroient-ils pas ? Il en parle avec transport.

Qu'un grand Peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la Précédence de Richardson, parle de la Peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas ? il adore son Art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être Peintre. Tant il est enchanté de sa profession!

Qui n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le Père Mallebranche, en lisant ou quelques belles Tirades des Poètes Tragiques, Grecs, Anglois, Françoises ; ou certains Ouvrages Philosophiques ? Jamais Mme. Dacier n'eut compté sur ce que son Mari lui promettoit ; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'Enthousiasme à traduire & développer les pensées d'autrui, qu'est-ce donc si l'on pense soi-même ? qu'est...
DE DÉDICACE.

qu'est-ce que cette génération, cet enfantement d'Idées, que produit le goût de la Nature & la recherche du Vrai? Comment peindre cet Acte de la Volonté ou de la Mémoire, par lequel l'Ame se reproduit en quelque sorte, en joignant une idée à une autre trace semblable, pour que de leur ressemblance & comme de leur union, il en naîsse une troisième: car admirez les productions de la nature. Telle est son uniformité, qu'elles se font presque toutes de la même manière.

Les plaisirs des sens mal réglés, perdent toute leur vivacité & ne sont plus des plaisirs. Ceux de l'Esprit leur ressemblent jusqu'à un certain point. Il faut les suspendre pour les aiguiser. Enfin l'Étude a ses Extasies, comme l'Amour. S'il m'est permis de le dire, c'est une Catalepsie ou immobilité de l'Esprit si délicieusement envirée de l'objet qui le fixe & l'enchanté, qu'il semble détaché par abstraction de son propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il
qu'il poursuit. Il ne sent rien, à force de sentir. Tel est le plaisir qu'on goute, & en cherchant & en trouvant la Vérité. Jugez de la puissance de ses charmes par l'Ex- tase d'Archimèdes; vous savez qu'elle lui couta la vie.

Que les autres hommes se jet- tent dans la foule, pour ne pas se connoître ou plutôt se bâir; le sage fuit le grand monde & cherche la solitude. Pourquoi ne se plaît-il qu'avec lui même, ou avec ses semblables? C'est que son Ame est un miroir fidèle, dans lequel son juste amour propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux, n'a rien à craindre de sa propre con- noissance, si ce n'est l'agréable dan- ger de s'aimer.

Comme aux yeux d'un Hom- me qui regarderoit la terre du haut des Cieux, toute la grandeur des autres Hommes s'évanoüiroit, les plus superbes palais se changeroient en Cabanes, & les plus nombreuses Armées ressembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain.
DÉDICACE.

Grain avec la plus ridicule furie; ainsi paraissent les choses à un sage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des Hommes, quand leur multitude embarrasse la Terre & se pousse pour rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit constant.

Que Pope débute d'une manière sublime dans son Essai sur l'Homme! Que les grands & les Rois sont petits devant lui. O vous, moins mon Maitre, que mon Ami, qui aviez reçu de la Nature la même force de génie que lui, dont vous avez abusé, Ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller dans les sciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand Poète, ou plutôt à gémir des jouets & des bagatelles, qui occupent sérieusement les Monarques. C'est à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête du Monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un Philosophe goûte dans son cabinet, entouré d'Amis miêts, qui lui disent cependant tout ce qu'il désire d'entendre.
DÉDICACE.

Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire & la janté, c'est tout ce que je lui demande. Avec la janté mon cœur sans dégout, aimera la vie. Avec le nécessaire, mon Esprit content cultivera toujours la sagesse.

Oui, l'Etude est un plaisir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons & de tous les moments. À qui Cicéron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience? Amusement dans la jeunesse, dont il tempère les passions fardées; pour le bien gouter, j'ai quelquefois été force de me livrer à l'Amour. L'Amour ne fait point de peur à un sage: il fait tout aller & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui effusquent son entendement, ne le rendent point paresseux; ils ne lui indiquent que le remède qui doit les dissiper. Il est vrai que le Soleil n'écarte pas plus vite ceux de l'Atmosphère.

Dans la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre, ni à donner
DÉDICACE.

ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture & la méditation! Quel plaisir de voir tous les jours sous ses yeux & par ses mains croître & se former un Ouvrage qui charmera les siècles à venir, & même ses contemporains! je voudrois, me disoit un jour un Homme dont la vanité commençoit à sentir le plaisir d'être Auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'imprimeur. Avoit-il tort? & lors qu'on est applaudi, quelle Mère tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable?

Pourquoi tant vanter les plaisirs de l'Etude? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégout ou les inquiétudes des autres biens? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui qui se promène & voyage avec nous & en un mot nous suit par tout? Heureux qui a brisé la chaîne de tous ses préjugés! celui là seul goutera ce plaisir dans toute sa pureté? Celui-là seul jouira de cette dou-
DÉDICACE.

ton tranquillité d'Esprit, de ce parfait contentement d'une âme forte & sans ambition, qui est le Père du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

Arrêtons nous un moment à jeter des fleurs sur les pas de ces grands Hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un Lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linaeus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glaçé des Alpes, pour y admirer sous une autre Montagne de Neige un Jardin planté par les mains de la Nature: Jardin qui fut jadis tout l'héritage du célèbre Professeur Suédois. De là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, qu'elles semblent avoir jusqu'alors dédaigné.

 Là je vois Maupertuis, l’honneur de la nation Françoise, dont une autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un ami qui est le plus grand des Rois. Où va-t-il dans le Con-
DEDICACE.


Que dirais-je du Chymiste, du Geomètre, du Physicien, du Mécanicien, de l'Anatomiste &c.? Celui-ci a presque autant de plaisir à examiner l'Homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

Mais tout cède au grand Art de guérir. Le Medecin est le seul Philosophe qui mérite de sa Patrie, on l'a dit avant moi ; il paroit comme les frères d'Hélène dans les tempêtes de la vie. Quelle Magie, quel Enchantement! Sa seule viole calme le sang, rend la paix à une âme agitée & fait renaître la douce esperance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un Astronome prédit une Eclipse. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'Esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience; quel triomphe, quand l'évènement en a justifié la hardiesse!
La première utilité des Sciences est donc de les cultiver; c'est déjà un bien réel & solide. Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réussit à délivrer par elle son esprit de ses illusions et son cœur de sa vanité; but désirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la sagesse; tandis que tant de Pédans, après un demi siècle de veilles & de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés, que sous celui du temps, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, surtout dans les savans, & qui cepen
dant devrait être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule Science que je me suis appliqué dès l'enfance. Fugez M. si j'ai réussi: & que cet Hommage de mon Amitié soit éternellement chéri de la vôtre.
L'homme Machine.

Il ne suffit pas à un sage d'étudier la Nature & la Vérité; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penser; car pour les autres, qui sont volontairement Esclaves des Préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la Vérité, qu'aux Grénouillères de voler.

Je reduis à deux, les Systèmes des Philosophes sur l'âme de l'Homme. Le premier, & le plus ancien, est le Système du Matérialisme; le second est celui du Spiritualisme. Les Métaphysiciens, qui ont insinué que la Matière pourroit bien avoir la faculté de penser, n'ont pas
L'Homme
deshonoré leur Raison. Pourquoi?
C'est qu'ils ont un avantage, (car
ici c'en est un) de s'être mal exprimés. En effet, demander si la Ma-
tière peut penser, sans la considérer
autrement qu'en elle-même, c'est
demander si la Matière peut mar-
quer les heures. On voit d'avance
que nous éviterons cet écueil, où
Mr. Locke a eu le malheur d'é-
chouer.

Les Leibnitiens, avec leurs Mo-
nades, ont élevé une hypothèse in
intelligible. Ils ont plutôt spirituali-
fé la Matière, que matérielisé l'A-
me. Comment peut-on définir un
Etre, dont la nature nous est abso-
lument inconnue?

Descartes, & tous les Cartés-
siens, parmi lesquels il y a long-temps
qu'on a compté les Mallebranchistes,
on ont fait la même faute. Ils ont ad-
mis deux substances distinctes dans
l'Homme, comme s'ils les avaient
vues & bien comptées.

Les plus sages ont dit que l'Ame
ne pouvait se connaître, que par
les seules lumières de la Foi: cepen-
dant en qualité d'Etres raisonn-
nonnables, ils ont cru pouvoir se
tréserver le droit d'examiner ce que
l'E.
l'Écriture a voulu dire par le mot Ésprit, dont elle se sert, en parlant de l'Ame humaine; & dans leurs recherches, s'il ne sont pas d'accord sur ce point avec les Théologiens, ceux-ci le sont ils davantage entre'eux sur tous les autres?

Voici en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un Dieu, il est Auteur de la Nature, comme de la Révélation; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre; & la Raison, pour les accorder ensemble.

Se défier des connaissances qu'on peut puiser dans les Corps animés; c'est regarder la Nature & la Révélation, comme deux contraires qui se détruisent; & par conséquent, c'est oser soutenir cette absurdité: que Dieu se contredit dans ses divers ouvrages, & nous trompe.

S'il y a une Révélation, elle ne peut donc démentir la Nature. Par la Nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'Evangile, dont l'expérience seule est la véritable Interprète. En effet, les autres Commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrasser la Vérité. Nous allons en juger par l'Auteur du Spec...
tacle de la Nature ». Il est étonnant, dit-il, (au sujet de Mr. Locke »), qu'un Homme, qui dégrade notre Ame jusqu'à la croire une Ame de boue, ose établir la Raison pour juge & souveraine Arbitre des Mystères de la Foi ; car, ajoute-t-il, quelle idée étonnante aurait-on du Christianisme, si l'on voulait suivre la Raison ?

Outre que ces réflexions n'éclaircissent rien par rapport à la Foi, elles forment de si frivoles objections contre la Méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les Livres Saints, que j'ai presque honte de perdre le temps à les résuter.

1°. L'excellence de la Raison ne dépend pas d'un grand mot v vide de sens (l'imméritialité); mais de la force, de son étendue, ou de la Clair-voyance. Ainsi une Ame de boue, qui découvrirait, comme d'un coup d'œil, les rapports & les suites d'une infinité d'idées, difficiles à saisir, serait évidemment préférable à une Ame sotte & stupide, qui serait faite des Elemens les plus précieux. Ce n'est pas être Philosophe, que de rougir avec Pline, de la misère de notre origine. Ce qui paroit
vile, est ici la chose la plus précieuse, & pour laquelle la Nature semble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'Homme, quand même il viendroit d'une Source encore plus vile en apparence, n'en serait pas moins le plus parfait de tous les Étres; quel que soit l'origine de son Âme; si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle Âme, qui rend respectable quiconque en est doué.

La seconde manière de raisonner de M. Pluche, me paraît vicieuse, même dans son système, qui tient un peu du Fanatisme; car si nous avons une idée de la Foi, qui soit contraire aux Principes les plus clairs, aux Vérités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la Révélation & de son Auteur, que cette idée est fausse; & que nous ne connaissons point encore le sens des paroles de l'Evangile.

De deux choses l'une; ou tout est illusion, tant la Nature même, que la Révélation; ou l'expérience seule peut rendre raison de la Foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre Auteur? Je m'imagine entendre un Péripatéticien, qui dit:

A 3
roît: ""il ne faut pas croire l'expérience de Toricelli: car si nous la croyons, si nous allions bannir l'horreur du vide, quelle étonnante Philosophie aurions nous?

J'ai fait voir combien le raisonnement de Mr. Pluche est vicieux *, afin de prouver premièrement que s'il y a une Révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'Eglise & sans aucun examen de la Raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la Méthode de de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choses surnaturelles, incomprehensibles en soi, par les lumières que chacun a reçues de la Nature.

L'expérience & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les Faites des Medecins, qui ont été Philosophes, & non dans les Philosophes, qui n'ont pas été Medecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclat-

* Il pêche évidemment par une péritonie de Principe.
éclairé: le Labyrinthe de l'Homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des envelopes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre Ame, l'ont mille fois surprise, & dans sa misère, & dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls Physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diroient les autres, & surtout les Théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connaître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des Études obscures, qui les ont conduits à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au Fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le Mécanisme des Corps.

Mais quoique nous aions choisi les meilleurs Guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obstacles dans cette carrière.

L'Homme est une Machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, & conséquemment de la définir. A 4 C'est
C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands Philosophs ont faites à priori, c'est à dire, en voulant se servir en quelque sorte des ailes de l'Esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'à posteriori, ou en cherchant à demeler l'Ame, comme au travers des Organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'Homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience, & laissons là l'Histoire de toutes les vaines opinions des Philosophes. Etre Aveugle, & croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un Moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule, qui ne tire pas des causes secondes, le même parti que des premières! On peut & on doit même admirer tous ces beaux Génies dans leurs travaux les plus inutiles; les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs &c. mais quel fruit, je vous prie, à t-on retiré de leurs profondes Méditations & de tous leurs ouvrages? Commençons donc & voions, non
non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

AUTANT de tempéramens, autant d'esprits, de caractères & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes, & non Hippocrate, comme le dit l'Auteur de l'histoire de l'Ame, a poussée loin, jusqu'à dire que la médecine seule pouvait changer les Esprits & les mœurs avec le Corps. Il est vrai la Mélancolie, la Bile, le Phlegme, le Sang &c. suivant la nature, l'abondance & la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque Homme font un Homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'Ame s'éclipse & ne montre aucun signe d'elle-même; tantôt on dirait qu'elle est double, tant la fureur la transporte; tantôt l'imbécilité se dissipe: & la convalescence d'un Sot fait un Homme d'esprit. Tantôt le plus beau Génie devenu stupide, ne se reconnaît plus. Adieu toutes ces belles connaissances acquises à si grands frais, & avec tant de peine!

Ici c'est un Paralitique, qui demande si sa jambe est dans son lit. Là c'est un Soldat qui croit avoir
le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations, du lieu, où son Ame les rapportait, fait son illusion, et son espèce de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler & faire sentir tous les mouvements; ce qui se fait avec je ne sais quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un Enfant, aux approches de la Mort, que celui-là badine. Que falloirait-il à Canus Julius, à Seneque, à Petrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en poltronnnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine Porte. Pourquoi? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères; et de là naissent tous ces singuliers Phénomènes de l'Affection hystérique & Hippocoudriaque.

Que dirais-je de nouveau sur ceux qui s'imagineent être transformés en Loups-garous, en Coqs, en Vampires, qui croient que les Morts les suffent? Pourquoi m'arrêterais-je à ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, et à qui il faut conseiller de coucher sur la paille?
MACHINE.

le, de peur qu'il ne se cassent, afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair, lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la Paralyse. Je dois légèrement passer sur des choses connues de tout le Monde.

Je ne serai pas plus long sur le détail des effets du Sommeil. Voici ce Soldat fatigué ! il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canons ! Son Ame n'entend rien, son Sommeil est une parfaite Apoplexie. Une Bombe va l'écraser ; il sentirà peut-être moins ce coup qu'un Insecte qui se trouve sous le pied.

D'un autre côté, cet Homme que la Jalousie, la Haine, l'Avarice, ou l'Ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des Passions.

L'Ame & le Corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de tranquillité se répand dans toute la Machine ; l'Ame se sent mollement s'appesantir.
Tir avec les paupières & s'affaîsser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi peu à peu comme paralitique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête ; celle là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée ; elle est dans le Sommeil, comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vitesse ? l'Ame ne peut dormir. L'Ame est-elle trop agitée, le Sang ne peut se calmer ; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles sont le deux causes réciproques de l'insomnie. Une seule fraîcheur dans les Songes fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la nécessité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des besoins urgents. Enfin comme la seule cessation des fonctions de l'Ame procure le Sommeil, il est, même pendant la veille (qui n'est alors qu'une demi veille) des sortes de petits Sommeils d'Ame très fréquens, des Rêves à la Suisse, qui prouvent que l'Ame n'attend pas toujours le corps pour dormir ; car si elle ne dort pas tout-à-fait, combien peu s'en
s'en faut-il! puisqu'il lui est impossible d'assigner un seul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule inombrable d'idées confuses, qui comme autant de nuages, remplissent, pour ainsi dire, l'atmosphère de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remède enivre, ainsi que le vin, le café &c. chacun à sa manière, & suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état qui semblerait devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie! L'âme n'en voudrait jamais sortir. Elle était en proie aux plus grandes douleurs; elle ne sent plus, que le seul plaisir de ne plus souffrir & de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté; il force l'âme qui voulait veiller & se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination, que le café, cet antidote du vin, dispense nos maux de tête & nos chagrins, sans nous en ménager, comme...
me cette Liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'Ame dans ses autres besoins.

Le corps humain est une Machine qui monte elle-même ses ressorts; vivante image du mouvement perpetuel. Les alimens entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'Ame languit, entre en fureur & meurt abatue. C'est une bougie dont la lumière se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tulaux des Sucs vigoureux, des liqueurs fortes; alors l'Ame généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, & le Soldat que l'eau eut fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un Sang que l'eau froide eut calmé.

Quelle puissance d'un Repas!
La joie renaît dans un cœur triste; elle passe dans l'Ame des Convives qui l'expriment par d'aimables chants, où le François excelle. Le Mélancolique seul est accablé, & l'Homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crue rend les animaux féroces; les hommes le deviendraient par la même nourriture; cela
cela est si vrai, que la nation Angloise, qui ne mange pas la chair de cuité que nous, mais rouge & sanglante, paroit participer de cette férocité plus ou moins grande, qui vient en partie de tels Alimens, & d'autres causes, que l'Education peut seule rendre impuissantes. Cette férocité produit dans l'Ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres sentiments, qui dépravent le caractère, comme des alimens grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse & l'indolence font les attributs favoris.

Mr. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit ": Le grave Catius parle toujours de vertu, & croit que, qui souffre les Vicieux, est vicieux lui-même. Ces beaux sentiments durent jusqu'à l'heure du dîner; alors il préfère un scélérat, qui a une table délicate, à un Saint frugal.

"Considérez, dit il ailleurs, le même Homme en santé, ou en maladie; possédant une belle charge, ou l'ayant perdu; vous le verrez chérir la vie, ou la détester, "Fou
L'Homme

Fou à la chasse, ivrogne dans une Assemblée de Province, Poli au bal, bon Ami en Ville, sans foi à la Cour.

Nous avons eu en Suisse un Baillif, nommé Mr. Steiger de Wittighofen; il étoit à jeun le plus intégré & même le plus indulgent des juges; mais malheur au miserable qui se trouvoit sur la Sellette, lorsqu'il avoit fait un grand dîner! Il étoit homme à faire pendre l'Innocent, comme le coupable.

Nous pensons, & même nous ne sommes honnêtes Gens, que comme nous sommes gais, ou braves; tout dépend de la manière dont notre Machine est montée. On diroit en certains moments que l'Ame habite dans l'estomac, & que Van Helmont en mettant son siège dans le Pylotre, ne se seroit trompé, qu'en prenant la Partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit, où on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins; & dans la fureur, dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.
La grossesse, cette Emule désirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à la suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états : elle a quelquefois fait exécuter à l'Ame les plus affreux complots ; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la Loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette Matrice de l'esprit, se pervertit à sa manière, avec celle du corps.

QUELLE autre fureur d'Homme ou de Femme, dans ceux que la continence & la santé poursuivent! C'est peu pour cette Fille timide & modeste d'avoir perdu toute honte & toute pudeur ; elle ne regarde plus l'Incelte, que comme une femme galante regarde l'Adultere. Si ses besoins ne trouvent pas de promts soulagement, ils ne se borneront point aux simples accidents d'une passion Utérine, à la Manie &c. cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de Médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'Influence nécessaire de l'âge sur la Raison. l'Ame suit les progrès du corps, comme ceux de l'Éducation. Dans le beau sexe, l'Ame
me suit encore la Délicatessé du tempérament : de là cette tendre- sse, cette affection, ces sentiments vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison ; ces préjugés, ces superstitio- nes, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer & c. L'Homme, au con- traire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux : l'Éduc- ation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à son âme. Avec de tels secours de la Nature & de l'art, comment ne ferait-il pas plus reconnois- sant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité ? & c. Mais, suivant à peu près la pensée de l'Auteur des Lettres sur les Physionomies ; Qui joint les graces de l'Esprit & du corps à presque tous les sentiments du cœur les plus tendres & les plus délicats, ne doit point nous envier une dou- ble force, qui ne semble avoir été donnée à l'Homme; l'une, que pour se mieux pénétrer des attraits de la beauté ; l'autre, que pour mieux servir à ses plaisirs. Il n'est pas plus nécessaire d'être aussi
aussi grand Physionomiste, que cet Auteur pour deviner la qualité de l'esprit, par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point ; qu'il ne l'est d'être grand Medecin, pour connoitre un mal accompagné de tous ses symptomes évidens. Examinez les Portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne serez point surpris de leur trouver des Physionomies fortes, des yeux d'Aigle. Parcourez en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand Génie, & même souvent l'honnête Homme du Fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un Poète célèbre réunit (dans son Portrait) l'air d'un Filou, avec le feu de Prométhée.

L'Histoire nous offre un memorable exemple de la puissance de l'air. Le fameux Duc de Guise étoit si fort convaincu que Henri III. qui l'avoit eu tant de fois en son pouvoir, n'oseroit jamais l'assassiner, qu'il partit pour Blois. Le Chancelier Chyverni apprenant son départ, s'écria : voila un Homme perdu. Lorsque la fatale prédiction fut justifiée par
L'Homme.

par l'évènement, on lui en demanda la raison. Il y a vingt ans, dit-il, que je connais le Roi; il est naturellement bon & même faible; mais j'ai observé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorsqu'il fait froid.

Tel Peuple a l'esprit lourd & stupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il, si ce n'est en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la semence de ses Pères, & de ce Cahos de divers éléments qui nagent dans l'immensité de l'air? L'esprit a comme le Corps, ses maladies épidémiques & son scorbut.

Tel est l'empire du Climat, qu'un Homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement. C'est une Plante ambulante, qui s'est elle-même transplantée; si le Climat n'est plus le même, il est juste qu'elle dégénère, ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accens &c. comme le paupière se baisse à la menace du coup dont on eût.

† L'Histoire des Animaux & des Hommes prouve l'Empire de la semence des Pères sur l'Esprit, & le corps des Enfants.
est prévenu, ou par la même raison que le corps du Spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvements d'un bon Pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure Compagnie pour un Homme d'esprit, est la sienne, s'il n'en trouve une semblable. L'Esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé: à la paume, on renvoie mal la balle, à qui la sert mal. J'aimerois mieux un Homme intelligent, qui n'eut eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaise, pourvu qu'il fût encore assez jeune. Un Esprit mal conduit, est un Acteur que la Province a gâté.

Les divers États de L'Ame sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ses causes, servons nous ici de l'Anatomie comparée; Ouvrons les entrailles de l'Homme & des Animaux. Le moyen de connaître la Nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste Parallèle de la Structure des uns & des autres!

En général la forme & la com-
position du cerveau des Quadrupèdes est à peu près la même, que dans l'Homme. Même figure, même disposition par tout; avec cette différence essentielle, que l'Homme est de tous les Animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps: Ensuite le Singe, le Castor, l'Éléphant, le Chien, le Renard, le Chat &c. voila les Animaux qui ressemblent le plus à l'Homme; car on remarque aussi chez eux la même Analogie graduée, par rapport au corps caleux, dans lequel Lancisi avait établi le siège de l'Ame, avant feu M. de la Peyronnie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les Quadrupèdes, c'est les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les Poissons ont la tête grosse; mais elle est vvide de Sens, comme celle de bien des Hommes. Ils n'ont point de corps caleux & fort peu de cerveau, lequel manque aux Insectes.

Je ne me repandrai point en un plus long détail des variétés de la Nature, ni en conjectures, car les unes & les autres sont infinies; comme
me on en peut juger, en lisant les
seuls Traité de Willis _De Cérébro_, &
de _Anima Brutorum._
JE concludrai seulement ce qui
s'en suit clairement de ces incontes-
tables Observations, 1°. que plus
les Animaux sont farouches, moins
ils ont de cerveau; 2°. que ce
viseur semble s'agrandir en quel-
quête sorte, à proportion de leur
docilité; 3°. qu'il y a ici une singu-
lière condition imposée éternelle-
ment par la Nature, qui est que
plus on gagnera du côté de l'E-
spirit, plus on perdra du côté de l'in-
stinct. Lequel l'emporte de la per-
te, ou du gain?
Ne croiez pas au reste que je
veuille prétendre par là que le seul
volume du cerveau suffise pour fai-
re juger du degré de docilité des
Animaux; il faut que la qualité ré-
ponde encore à la quantité, & que
les Solides & les fluides soient dans
cet équilibre convenable qui fait la
santé.
S'il l'imbécile ne manque pas de
cerveau, comme on le remarque ordi-
nairement, ce viscére pêchera par
une mauvaise confiance, par trop
de molesse, par exemple. Il en est de
de même des Fous; les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches; mais si les causes de l'imbécillité, de la Folie &c. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les Esprits? Elles échappoient aux yeux des Linx & des Argus. Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile Anatomie ne peut découvrir, eut fait deux Sots, d'Erasme, & de Fontenelle, qui le remarque lui même dans un de ses meilleurs Dialogues.

Outre la Moleffe de la moëlle du cerveau, dans les Enfans, dans les petits Chiens & dans les Oiseaux, Willis a remarqué que les Corps cannelés sont effacés & comme décolorés dans tous ces Animaux; & que leurs Stries sont aussi imparfaitement formés que dans les Paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'Homme a la Protubérance annulaire fort grosse; & ensuite toujours diminutivement par degrés, le Singe & les autres Animaux nommés ci-devant, tandis que le Veau, le Bœuf, le Loup, la Bébïs, le Cochon &c. qui ont cette
partie d'un très petit volume, ont les Nates & Testes fort gros.

On a beau être discret & réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces Observations & de tant d'autres sur l'Espèce d'Inconstance des vaisseaux & des nerfs &c. : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la Nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne & abondante organisation, puisque dans tout le Regne Animal l'Ame se raffermissant avec le corps, acquiert de la Sagacité, à mesure qu'il prend des forces.

Arrêtons nous à contempler la différente docilité des Animaux. Sans doute l'Analogie la mieux entendue conduit l'Esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entr'eux & nous, quoiqu'il faille avouer que notre foible entendement, borné aux observations les plus grossières, ne puisse voir les liens qui regnent entre la cause & les effets. C'est une espèce d'harmonie que les Philosophes ne connoîtront jamais.

Parmi les Animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils
reniennent des airs & prennent tous les tons aussi exactement qu'un Musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le Singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole?

Mais ce vice est-il tellement de conformations, qu'on n'y puisse apporter aucun remède ? En un mot ferait-il absolument impossible d'apprendre une Langue à cet Animal ? Je ne le croi pas.

Je prendrais le grand Singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hasard nous eût fait découvrir quelque autre espèce plus semblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des Régions qui nous sont inconnues. Cet Animal nous ressemble si fort, que les Naturalistes l'ont appelé Homme Sauvage, ou Homme des bois. Je le prendrais aux mêmes conditions des Ecoliers d'Amman ; c'est-à-dire, que je voudrais qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux ; car ceux qu'on nous apporte en Europe, sont communément trop âgés. Je choisirois celui qui aurait la physionomie la plus spirituelle, & qui tiendroit le mieux
mieux dans mille petites opérations, ce qu'elle m'aurait promis. Enfin ne me trouvant pas digne d'être son Gouverneur, je le mettrôis à l'Ecole de l'excellent Maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le Livre d'Amman, & par tous ceux * qui ont traduit sa Méthode, tous les prodiges qu'il a su opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles; & en combien peu de temps enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, & écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair & soient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre : mais le Singe voit & entend; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit : Il conçoit si parfaitement les Signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il...

qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des Singes seroit-elle impossible? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvements nécessaires pour prononcer? Je n'ose décider si les organes de la parole du singe ne peuvent, quoiqu'on fasse, rien articuler; mais cette impossibilité absolue me surprendroit, à cause de la grande Analogie du Singe & de l'Homme, & qu'il n'est point d'Animal connu jusqu'à présent, dont le dedans & le dehors lui ressemblent d'une manière si frappante. Mr. Locke, qui certainement n'a jamais été suspect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'Histoire que le Chevalier Temple fait dans ses Mémoires, d'un Perroquet, qui répondait à propos & avait appris, comme nous, à avoir une espèce de conversation suivie. Je sais qu'on s'est moqué de ce grand Métaphysicien; mais qui aurait annoncé à l'Univers qu'il y a des générations, qui se sont sans œufs

† L'Amour de l'Histoire de l'Amé
œufs & sans Femmes, aurait-il trouvé beaucoup de Partisans ? Cependant Mr. Trembley en a découvert, qui se font sans accouplement, & par la seule section. Amman n'eut-il pas aussi passé pour un Fou, s'il se fut vanté, avant que d'en faire l'heureuse expérience, d'instruire, & en aussi peu de temps, des Eco-

liers, tels que les Siens ? Cependant ses succès ont étonné l'Univers, & comme l'Auteur de l'Histoire des Polypes, il a passé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à son génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré, sur qui doit les Siens au hasard. Qui a trouvé l'art d'em-

bellir le plus beau des Règnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avait pas, doit être mis au-dessus d'un Faiseur oisif de systèmes frivo-

lés, ou d'un Auteur laborieux de stériles découvertes. Celles d'Am-

man sont bien d'un autre prix; il a tiré les Hommes, de l'Instinct au-

quel ils semblaient condamnés; il leur a donné des idées, de l'E-

sprit, une Ame en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir!

Ne bornons point les ressources
de la Nature; elles sont infinies, surtout aidées d'un grand Art.

La même Mécanique, qui ouvre le Canal d'Eustachi dans les Sourds, ne pourrait-il le déboucher dans les Singes? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du Maître, ne pourrait-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des Animaux qui imitent tant d'autres Signes, avec tant d'adresse & d'intelligence? Non seulement je désire qu'on m'écite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible & ridicule; mais la similitude de la structure & des opérations du Singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçoit parfaitement cet Animal, qu'on ne vint enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne feroit plus ni un Homme Sauvage, ni un Homme manqué; ce feroit un Homme parfait, un petit Homme de Ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous mêmes, pour penser & profiter de son éducation.

Des Animaux, à l'Homme, la transition n'est pas violente; les vrais
vrais Philosophses en conviendront.
Qu'ètait l'Homme, avant l'inven-
tion des Mots & la connoissance des
Langues? Un Animal de son espè-
ce, qui avec beaucoup moins d'in-
ستinct naturel, que les autres, dont
alors il ne se croioit pas Roi, n'é-
toit distingué du Singe & des autres
Animaux, que comme le Singe l'est
lui-même; je veux dire par une phy-
sionomie qui annonçoit plus de
discernement. Réduit à la seule
connoissance intuitive des Leibnitiens,
il ne voioit que des Figures & des
couleurs, sans pouvoir rien disting-
guer entr'elles; vieux, comme jeu-
ne. Enfant à tout âge, il bégaioit
ses sensations & ses besoins, com-
me un chien affamé, ou ennuié du
repos, demande à manger, ou à se
promener.
Les Mots, les Langues, les
Loix, les Sciences, les Beaux Arts
sont venus; & par eux enfin le
Diamant brut de notre esprit a été
poli. On a dressé un Homme,
comme un Animal; on est devenu
Auteur, comme Porte-faix. Un
Géomètre a appris à faire les Dé-
monstrations & les Calculs les plus
difficiles, comme un Singe a ôter.
ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des Signes ; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre ; & c'est de cette manière que les Hommes ont acquis la connaissance symbolique, ainsi nommée encore par nos Philosophes d'Allemagne.

Rien de si simple, comme on voit, que la Mécanique de notre Education ! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même temps par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les Signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier ? Qui a été le premier Précepteur du Genre humain ? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organisation ? Je n'en saisi rien ; le nom de ces heureux premiers Génies a été perdu dans la nuit des temps. Mais l'Art est le fils de la Nature ; elle a dû long-temps le précéder.

On doit croire que les Hommes les mieux organisés, ceux pour qui la Nature aura épuisé ses bienfaits,
auront instruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau par exemple, éprouver de nouvelles sensations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le ravissant spectacle de la Nature, sans se trouver dans le cas de ce Sourd de Chartres dont le Grand Fontenelle nous a le premier donné l'Histoire, lorsqu'il entendit pour la première fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De là s'ensuit-il absurde de croire que ces premiers Mortels, essayèrent à la manière de ce Sourd, ou à Celle des Animaux & des Muetts, (autre Espece d'Animaux) d'exprimer leurs nouveaux sentiments, par des mouvements dépendant de l'Economie de leur imagination, & conséquemment ensuite par des sons spontanés propres à chaque Animal; expression naturelle de leur surprise, de leur joie, de leur transports, ou de leurs besoins? Car sans doute ceux que la Nature a dotés d'un sentiment plus exquis, ont eu aussi plus de facilité pour l'exprimer. Voila comme je conçois que les
les Hommes ont employé leur sentiment, ou leur instinct, pour a-
voir de l'esprit, & enfin leur es-
prit, pour avoir des connaissances. 
Voilà par quels moyens, autant 
que je peux les saisir, on s'est 
rempli le cerveau, des idées, pour 
la réception desquelles la Nature 
avait formé. On s'est aidé l'un 
par l'autre; & les plus petits-com-
mencememns s'agrandissant peu à peu, 
toutes les choses de l'Univers ont 
été aussi facilement distinguées, qu'un 
Cercle.

Comme une corde de Violon, 
ou une touche de Clavecin fré-
mit & rend un son, les cordes 
du cerveau frappées par les raions 
fonores, ont été excitées à ren-
dre, ou à redire les mots qui les 
touchaient. Mais comme telle est 
la construction de ce viscère, que 
dès qu'une fois les yeux bien for-
més pour l'Optique, ont reçu la 
peinture des objets, le cerveau 
ne peut pas ne pas voir leurs ima-
ges & leurs différences: de même 
 lorsque les Signes de ces différen-
ces ont été marqués, ou gravés 
daus le cerveau, l'Ame en a néces-
sairement examiné les rapports; exa-
men
men qui lui étoit impossible, sans la découverte des Signes, ou l'invention des Langues. Dans ces tems, où l'Univers étoit presque muet, l'Ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un Homme, qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une pièce de Sculpture ; il n'y pourroit rien distinguer; ou comme un petit Enfant, (car alors l'Ame étoit dans son Enfance) qui tenant dans la main un certain nombre de petits brins de paille, ou de bois, les voit en général d'une vue vague & superficielle, sans pouvoir les compter, ni les distinguer. Mais qu'on mette une espèce de pavillon, ou d'Etendart à cette pièce de bois, par Exemple, qu'on appelle Mat, qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu se nombre par le Signe 1. & le second par le Signe, ou chiffre 2; alors cet Enfant pourra les compter, & ainsi de suite il apprendra toute l'Arithmetique. Dès qu'une Figure lui paraîtra égale à une autre par son Signe numératif, il conclura sans peine que ce sont deux Corps différents; que 1. & 1.
font deux, que 2. & 2. font 4. &

c'est cette similitude réelle, ou
apparente des Figures, qui est la
Base fondamentale de toutes les vé-
rités & de toutes nos connoissan-
ces, parmi lesquelles il est évident
que celles dont les Signes sont
moins simples & moins sensibles,
font plus difficiles à apprendre que
les autres ; en ce qu'elles deman-
dent plus de Génie : pour embras-
ser & combiner cette immense quan-
tité de mots, par lesquels les Scien-
ces dont je parle expriment les vé-
rités de leur ressort : tandis que les
Sciences, qui s'annoncent par des
chiffres, ou autres petits Signes,
s'apprennent facilement; & c'est sans
doute cette facilité qui a fait la
fortune des Calculs Algébriques,
plus encore que leur évidence.

Tout ce savoir dont le vent
tenfle le Balon du cerveau de nos Pé-
dans orgueilleux, n'est donc qu'un
vaste amas de Mots & de Figures,
qui forment dans la tête toutes les

† Il y a encore aujourd'hui des Peuples
qui saute d'un plus grand nombre de Si-
gnes, ne peuvent compter que jusqu'à 20.
traces, par lesquelles nous distinguons & nous nous rappelons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un Jardinier qui connaît les Plantes, se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces Mots & ces Figures qui sont désignées par eux, sont tellement liées ensemble dans le cerveau, qu'il est affez rare qu'on imagine une chose, sans le nom, ou le Signe qui lui est attaché.

Je me sers toujours du mot imaginer, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'Ame peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme toutes; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'Ame nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espèce de toile médullaire, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoyés, comme d'une Lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'Organisation du Cerveau; si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle; pourquoi diviser le

Rien de plus facile que de prouver un Système, fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue, que la manière d'agir, est-elle naturellement petite, ou foible? elle aura à peine la force de comparer l'Analogie, ou la ressemblance de ses idées; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement; & encore de quelle manière! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule aperçoit; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractérisent; & qu'ainsi c'est elle
elle encore une fois qui est l'Ame, puisqu'elle en fait tous les Rôles. Par elle, par son pinceau flateur, le froid squelette de la Raison prend des chairs vives & vermeilles; par elle les Sciences fleurissent, les Arts s'embellissent, les Bois parlent, les Échos soupirent, les Rochers pleurent, le Marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté; Elle la fait germer dans le Cabinet du Philosophe, & du Pédant poudreux; elle forme enfin les Savans comme les Orateurs & les Poètes. Sotement décrite par les uns, vaine ment distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des Graces & des beaux Arts, elle ne peint pas seulement la Nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourroit-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés, sans en découvrir les rapports? Non; comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens, sans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut
réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le juge même.

Plus on exerce l'imagination, ou le plus maigre Génie, plus il prend, pour ainsi dire, d'embouchement; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuste, vaste & capable de penser. La meilleure Organisation a besoin de cet exercice.

L'Organisation est le premier mérite de l'Homme; c'est en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités estimables, celles qu'on tient de la Nature, mais seulement les talents qui s'acquièrent à force de réflexions & d'industrie: car d'où nous venons, je vous prie, l'habileté, la Science & la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles, savans & vertueux? Et d'où nous venons encore cette disposition, si ce n'est de la Nature? Nous n'avons de qualités estimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerais-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, & comme d'em-
d'emprunt? Quelque soit le mérite, de quelque endroit qu'il naîsse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'Esprit, la Beauté, les Richesses, la Noblese, quoiqu'Enfans du Hazard, ont tous leur prix, comme l'Adresse, le Savoir, la Vertu &c. Ceux que la Nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil, & en connaisseurs. Une belle Femme seroit aussi ridicule de se trouver laide, qu'un Homme d'Esprit, de se croire un Sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la Nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une Ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte; comme sans l'usage du monde, l'Homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier, Mais aussi
aussi qu'el seroit le fruit de la plus excellente Ecole, sans une Matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un Homme, privé de tous les sens, que de faire un Enfant à une Femme, à laquelle la Nature auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire un Vulve, comme je l'ai vu dans une, qui n'avait ni Fente, ni Vagin, ni Matrice, & qui pour cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé & bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu: ou, (pour quitter le stile figuré souvent nécessaire, pour mieux exprimer ce qu'on sent & donner des graces à la Vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de Génie, fait exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçues, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfan-
tés par la comparaison des premiers, auxquels l'Ame trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'Esprit. Je dis trouve, comme j'ai donné ci-devant l'Epithète d'Apparente, à la similitude des objets: Non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a pretendu le Père Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets, tels qu'ils sont en eux mêmes, quoique les Microscopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune dispute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

Je dis de la Vérité en général ce que Mr. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agréments de la Société. Il est de la douceur de mon caractère, d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les Cartésiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs idées innées; je ne me donnois certainement pas le quart de la peine qu'à prise Mr. Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité en effet de faire un gros Livre,
L'Homme vre, pour prouver une doctrine qui était érigée en axiome, il y a trois mille ans?

SUIVANT les Principes que nous avons posés, & que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé, comme ayant le plus d'esprit, ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différents mots ou différents sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

La plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux Sciences, comme aux Arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'Art des Aristophanes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles; & si la Nature s'est mise en plus grands frais, pour faire Newton, que pour faire Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversément appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de
de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner et les mêmes avec attention; plus profondément pénétrée des traces, ou des images, que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clé ou mère des Sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guère permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

Voir cet Oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang & des Esprits; une onde fait une trace, effacée par celle qui suit; l'Ame court après, souvent en vain: Il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vite saisie & fixé: & c'est ainsi que l'imagination, véritable Image du temps, se détruit & se renouvelle sans cesse.

Tel est le cahos & la succession
continuelle & rapide de nos idées; elles se chassent, comme un flot pouffe l'autre; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque temps sur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore temps de contempler; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même; elle formera les Orateurs, les Musiciens, les Peintres, les Poètes, & jamais un seul Philosophe. Au contraire si dès l'enfance on accoutume l'imagination à le brider elle-même; à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans Entousiasmes; à arrêter, contenir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embrassera par le raisonnement, la plus grande Sphère d'objets, & sa vivacité, toujours de si bon augure dans les Enfants, & qu'il ne s'agit que de regler par l'étude & l'exercice, ne sera plus qu'une péné.
pénétration clairvoyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans le Sience.

Tels sont les simples fondements sur lesquels a été bati l'édifice de la Logique. La Nature les avoir jettés pour tout le Genre Humain ; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé. Malgré toutes ces prérogatives de l'Homme sur les Animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

Quel est l'Animal qui mourrait de faim au milieu d'une Rivière de Lait ? L'Homme seul. Similaire à ce vieux Enfant dont un Moderne parle d'après Arnohe ; il ne connaît ni les aliments qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un Enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau Phénomène qu'il aperçoit; c'est à ses dépens qu'il en connoitra le danger, mais il n'y sera pas repris.
METTEZ-le encore avec un Animal sur le bord d'un précipice; lui seul y tombera; il se noyera, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce; déjà adolescent, il ne fait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux Animaux: il se cache, comme s'il était honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les Animaux se sont glorie d'être Cyniques. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voilà encore ce Chien & cet Enfant qui ont tous deux perdu leur Maître dans un grand chemin: l'Enfant pleure, il ne fait à quel saint se vouer; le Chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bien-tôt trouvé.

La Nature nous a donné des Animaux, ou du moins pour faire par la même mieux éclater les prodiges de l'Education, qui seule nous tire du niveau & nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux Sourds, aux Aveu-
veugles nés, aux Imbéciles, aux Fous, aux Hommes Sauvages, ou qui ont été élevés dans les Bois avec les Bêtes; à ceux dont l'affection hippocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces Bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces Hommes de corps, & non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière.

Nous n'avons pas d'œil de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'Homme & des Animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'Homme une Loi naturelle, une connaissance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des Animaux.

Mais cette Objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un Philosophe peut tout rejeter? En avons nous quelqu'une qui nous convainque que l'Homme seul a été éclairé d'un raison refusé à tous les autres Animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connaître par ce qui se passe dans eux, & même dans les Hommes, que ne...
L'Homme

pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre Etre. Nous savons que nous pensons & que nous avons des remords; un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant: c'est pourquoi il en faut croire les autres Hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles & extérieurs que nous avons remarqués en nous mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourments.

Mais pour décider si les Animaux qui ne parlent point, ont reçu la Loi Naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le Chien qui a mordu son Maître qui l'agaçait, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouer coupable par un air rampant & humilié. L'Histoire nous offre un exemple célèbre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer Homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son Bienfaiteur. Qu'il serait à souhaiter que
Machine se que l'Homme même montrait toujours la même reconnaissance pour les Bienfaits & le même respect pour l'humanité! On n'aurait plus à craindre les Ingrats, ni ces Guerres qui sont le fléau du Genre Humain & les vrais Boureaux de la Loi Naturelle.

Mais un Etre à qui la Nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne & délibère, autant que s'étend & lui permet la Sphère de son activité; un Etre qui s'attache par les Bienfaits, qui se détache par les mauvais traitements & va essayer un meilleur Maître; un Etre d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination & la délicatesse des nerfs; un tel Etre enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts & les nôtres; qu'il connaît le bien & le mal & en un mot a conscience de ce qu'il fait? Son Ame qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertements, serait-elle sans aucune répugnance, à la vue de son C2 fem.
semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pièces? Cela posé, le don précieux dont il s'agit, n'aurait point été refusé aux Animaux; car puisqu'ils nous offrent des Signes évidents de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des Etres, des Machines presque aussi parfaits que nous, soient comme nous, faites pour penser, & pour sentir la Nature? Qu'on ne m'objecte point que les Animaux furent pour la plupart des Etres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils sont; car tous les Hommes distinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il est dans notre Espèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui sont dans la barbare habitude d'entreindre la Loi Naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des Animaux, comme des Hommes; Les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais
Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux semblables, & d'alimens doux, sera ennemi du sang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir versé; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parceque nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émoussée & peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs.

Mais je veux pour un moment supposer que je me trompe, & qu'il n'est pas juste que presque tout l'Univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurais seul raison; j'accorde que les Animaux, même les plus excellens, ne connoissent pas la distinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a euës pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus; que ce Lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souvienne pas de n'avoir pas voulu ravi
vir la vie à cet Homme qui fut livré à la furie, dans un Spectacle plus inhumain que tous les Lions, les Tigres & les Ours ; tandis que nos Compatriotes se battent, Suisses contre Suisses, Frères contre Frères, se reconnaissent, s’enchaînent, ou se tuent sans remords, parce qu’un Prince paie leurs meurtres : je suppose enfin que la Loi naturelle n’ait pas été donnée aux Animaux, quelles en feront les conséquences ? L’Homme n’est pas pétri d’un Limon plus précieux ; la Nature n’a employé qu’une seule & même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l’Animal ne se repente pas d’avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s’il en est absolument privé, il faut nécessairement que l’Homme soit dans le même cas. Moi-tenant quoi Adieu la Loi Naturelle & tous ces beaux Traités qu’on a publiés sur elle ! Tout le Regne Animal en ferait généralement de si pourvu. Mais réciproquement l’Homme ne peut se dispenser de convenir qu’il distingue toujours, lorsque la fanté le laisse joüir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l’humanité, de la vertu, de ceux qui
qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens ; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir, ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les Animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation, pour égaler les Hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'Animalité, & qu'ainsi il n'est point d'Ame, ou de substance sensitive, sans remords. La Réflexion suivante va fortifier celles ci.

On ne peut détruire la Loi Naturelle. L'Emprise en est si forte dans tous les Animaux, que je ne doute nullement que les plus Sauvages & les plus féroces n'aient quelques moments de repentir. Je crois que la fille-Sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament : de Gaston d'Orléans qui ne pouvait s'empêcher de voler ; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, & dont
L'Homme

dont ses enfants hérirèrent : de celle qui dans le même État, mangea son mari; de cette autre qui egorgeoit les enfants, saloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé: de cette fille de Volleur Antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'ayant perdu Père & Mère à l'âge d'un An, elle eut été élevée par d'Honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus Héréditaires, qui passent des parents aux enfants, comme ceux de la Nourrice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux n'esentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La Roulümie, par exemple, où la faim canine peut éteindre tout sentiment; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenus à elles-mêmes, & comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avaient de plus cher! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu
Machine.

eu aucune conscience! cependant ce n'est point affez apparentment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée, & brulée, l'autre enterreée vive. Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société. Mais il seroit sans doute à souhaiter qu'il n'y eut pour juges, que d'excellens Médecins. Eux seuls pourroient distinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en furieur, comment peut elle le gouverner?

Mais si le crime porte avec soi la propre punition plus ou moins cruelle; si la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout à fait arracher le repentir des coeurs les plus inhumains; s'ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effrayer l'imagination des esprits foibles par un Enfer, par des spectres, & des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Pascal? Qu'est-il besoin de recourir à des fables, comme

* Dans un cercle, ou à table, il lui fallait toujours un rempart de Chaises, où quelque un dans son voisinage du coté gauche, pour l'empécher de voir des Abîmes épouvantables dans lesquels il craignoit quelque
un Pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier Bourreau ? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis ; je prétends seulement que ceux dont la volonté est dépravée, & la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes ; remords, j'ose encore le dire, dont la Nature aurait dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

Les Criminels, les Méchants, les Ingrats, ceux enfin qui ne sentent pas la Nature, Tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau se faire quefois de tomber, quelque connaissance qu'il ont de ces illusions. Quel effrayant effet de l'Imagination, ou d'une singulière circulation dans un Lobe du cerveau ! Grand Homme d'un coté, il était à moitié fou de l'autre. La folie & la sagesse avaient chacun leur département, on leur Lobe, séparé par la fausse. De quel coté tenoit il ? fort à Mrs. de Port-Royal ? J'ai lu ce fait dans un extrait du traité du vertige de Mr. de la Mettrie.
faire un cruel plaisir de leur Barbarie, il est des moments calmes & de réflexion, où la Conscience vengeresse s'éleve, dépose contr'euex, & les condamne à être presque sans cette déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les Hommes, est tourmenté par lui-même; & les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnaître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant & généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né Vertueux.

Nous n'avons pas originellement été faits pour être Savans; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus; & cela à la charge de l'Etat, qui nourrit une multitude de Fainéans, que la vanité a décorés du nom de Philosophes. La Nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oui tous, depuis le ver qui rampe, jusqu'à
L'Homme
l'Aigle qui se perd dans la Nuée. C'est pourquoi elle a donné à tous les Animaux quelque portion de la Loi naturelle, portion plus ou moins exquise selon que le comportent les Organes bien conditionnés de chaque Animal.

À présent comment définirons nous la Loi naturelle? C'est un sentiment, qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, par ce que ne voudrions pas qu'on nous le fit. Oserais-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte, ou de frayeur, aussi salutaire à l'espèce, qu'à l'individu; car peut-être ne respectons nous la bourse & la vie des autres, que pour nous conserver nos Biens, notre honneur & nous mêmes; semblables à ces Ixions du Christianisme qui n'aiment Dieu & n'embrassent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'Enfer.

Vous voyez que la Loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni Légis-
lateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les Loix Civiles, à la manière ridicule des Théologiens.

Les armes du Fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un Étre suprême; il me semble au contraire que le plus grand degré de Probabilité est pour elle: mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte, que toute autre, c'est une vérité théorique, qui n'est guères d'usage dans la Pratique: de forte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la Religion ne suppose pas l'exacte probité, les mêmes raisons autorisent à penser que l'Athéisme ne l'exclut pas.

Qui fait d'ailleurs si la raison de l'Existence de l'Homme, ne seroit pas dans son existence même? peut-être a-t-il été jetté au hasard sur un point de la surface de la Terre, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi; mais seulement qu'il doit vivre & mourir; semblable à ces champignons, qui paraissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs.
fleurs qui bordent les fossés & couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne sommes pas faits pour en avoir la moindre idée ; il nous est absolument impossible de remonter à l'origine des choses. Il est égal d'ailleurs pour notre repos, que la matière soit éternelle, ou qu'elle ait été créée ; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connaître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit-on, lisez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentsits, des Abadies, des Derhams, des Raës &c. eh bien ! que m'apprendront-ils ? ou plutôt que m'ont-ils appris ? ce ne sont que d'ennuyeuses répétitions d'Ecrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à faper les fondemens de l'Athéisme. Le volume des preuves qu'on tire du spectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La structure seule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, une observation de Malpighi, prouve tout, & sans doute beau-
beaucoup mieux que Descartes & Mallebranche ; ou tout le reste ne prouve rien. Les Deistes, & les Chrétiens mêmes devrouent donc se contenter de faire observer que dans tout le Regne Animal, les mêmes vues sont exécutées par une infinité de divers moyens tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes Armes pourroit on terrasser les Athées ? II est vrai que si ma raison ne me trompe pas, l'Homme & tout l'Univers semblent avoir été destinés à cette unité de vues. Le Soleil, l'Air, l'Eau, l'Organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui présente fidèlement à l'imagination les objets qui y sont peints, suivant les loix qu'exige cette Infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous trouvons par tout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'Homme, des Animaux, des Oiseaux, des Poissons, produise differens usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elle tendent également au seul & même but, qui est d'entendre. Le Hazard, demande
le Déiste, ferait-il donc assez grand Géomètre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppute l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'Animal pour de futurs usages; le Papillon dans la Chenille; l'Homme dans le Ver spermatique, un Polyple entier dans chacune de ses parties, la valvule du trou ovale, le Poumon dans le fœtus, les dens dans leurs Alvéoles, les os dans les fluides, qui s'en détachent & se dussissent d'une manière incompréhensible. Et comme les Partisans de ce système, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se laissent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la faible de même de l'Esprit en certains cas. Voiez, disent ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, Apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déisme! la durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité: & il est rare en effet, ajoutent ils, qu'on n'abjure pas l'Athéisme, dès que les passions se sont affoiblies a-
avec le corps qui en est l'instrument.

Voici certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'existence d'un Dieu, quoique le dernier argument soit frivole, en ce que ces conversions sont courtes, l'Esprit reprenant presque toujours les anciennes opinions, & se conduisant en conséquence, dès qu'il a recouvert ou plutôt retrouvé ses forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le Medecin Diderot dans ses Pensées Philosophiques, sublime ouvrage qui ne convaincra pas un Athée. Que repondre en effet à un Homme qui dit ? ” nous ne connaissions point la Nature: Des causes cachées dans son sein pourroient avoir tout produit. Voies à votre tour le Polype de Trembley! ne contient il pas en soi les causes qui donnent lieu à la régénération ? quelle absurdité y aurait-il donc à penser qu'il est des causes physiques pour les quelles tout a été fait, & aux quelles toute la chaîne de ce vaste Univers est si nécessairement liée & assujettie, que rien de ce qui
qui arrive, ne pouvoit pas ne pas arriver ; des causes dont l'igno-
rance absolument invincible nous a fait recourir à un Dieu, qui
n'est pas même un être de Raison, suivant certains? Ainsi détruire le
Hazard, ce n'est pas prouver l'ex-
istence d'un être suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne se-
roit ni Hazard, ni Dieu, je veux
dire la Nature, dont l'étude par
consequent ne peut faire que des
incrédules; comme le prouve la
façon de penser de tous ses plus
heureux scrutateurs.

Le poids de l'Univers n'ébranle
donc pas un véritable Athée, loin
de l'écraser; & tous ces indices mille
& mille fois rabattus d'un Créateur,
indices qu'on met fort au-dessus de
la façon de penser dans nos semblai-
bles, ne sont évidens, quelque loin
qu'on pousse cet argument, que pour
les Antipirrhoniens, ou pour ceux
qui ont affes de confiance dans leur
raison, pour croire pouvoir juger
sur certaines apparences, auxquel-
les. comme vous voîez, les Athées,
peuvent en opposer d'autres peut-
être aussi fortes & absolument con-
traires. Car si nous écoutes enco-

te les Naturalistes ; ils nous diront
que les mêmes causes qui dans les
mains d'un Chimiste & par le Ha-
zard de divers mélange, ont fait le
premier miroir, dans celles de la
Nature ont fait l'eau pure, qui en
fert à la simple Bergère : que le
mouvement qui conserve le monde,
apu le créer; que chaque corps a
pris la place que sa Nature lui a assi-
nuée ; que l'air a dû entourer la
terre, par la même raison que le fer
& les autres Métaux sont l'ouvrage
de ses entrailles ; que le Soleil est
une production aussi Naturelle, que
celle de l'Electricité ; qu'il n'a pas plus
été fait pour échauffer la Terre, &
tous les Habitans, qu'il brûle quel-
quefois, que la pluie pour faire pou-
sérer les grains, qu'elle gâte souvent;
que le miroir & l'eau n'ont pas plus
été faits pour qu'on pût s'y regard-
ner, que tous les corps polis qui ont
la même propriété : que l'œil est à
la vérité une espèce de Trumeau
dans lequel l'Ame peut contem-
pler l'image des objets, tels qu'ils
lui sont représentés par ces corps;
mais qu'il n'est pas démontré que cet
organe ait été réellement fait exprès
pour cette contemplation, ni ex-
près
pres placé dans l'orbite : qu'enfin il se pourroit bien faire que Lucrécé, le Medecin Lamy & tous les Epicuriens Anciens & Modernes, eussent raison, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que par ce qu'il se trouve organisé, & placé comme il l'est, que posées une fois les mêmes regles de mouvement que suit la Nature dans la génération & le développement des corps, il n'etoit pas possible que ce merveilleux organe fut organisé & placé autrement.

Tel est le pour & le contre, & l'abrégré des grandes raisons qui partageront éternellement les Philosophes. je ne prens aucun parti.

Non nostrum inter vos tantas componeite litos.

C'est ce que je disois à un François de mes amis, aussi franc Pirrhonien que moi, Homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur sort.

Il me fit à ce sujet une réponse fort singulière. Il est vrai, me dit il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'âme d'un Philosophe, qui voit que rien n'est démontré avec assez de clareté pour forcer son
Son consentement, & même que les idées indicatives qui s'offrent d'un côté, sont aussitôt détruites par celles qui se montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'Univers ne sera jamais Heureux, à moins qu'il ne soit Athée. Voici quelles étoient les raisons de cet Abominable Homme. Si l'Athéisme, dit-il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la Religion seroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de soldats de Religion; soldats terribles! la Nature infectée d'un poison sacré, reprendroit ses droits & sa pureté. Sourds à toute autre voix, les Mortels tranquilles ne suivroient que les conseils spontanés de leur propre individu; les seuls qu'on ne méprise point impunément & qui peuvent seuls nous conduire au honneur par les agréables sentiers de la vertu.

Telle est la Loi Naturelle; quiconque en est rigide observateur, est honnête Homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la suit pas scrupuleusement, a beau affecter les spécieux dehors d'une autre Religion, est
L'Homme est un fourbe, ou un Hippocrate dont je me désespère.
Après cela qu'un vain Peuple pense différemment; qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la Révélation; qu'il faut en un mot une autre Religion, que celle de la Nature, quelle quelle soit! quelle misère! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée! Nous ne briguons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son cœur des Autels à la superstitio, est né pour adorer des Idoles, & non pour sentir la Vertu.
Mais puis que toutes les facultés de l'Ame dépendent tellement de la propre Organisation du Cerveau & de tout le Corps, qu'elles ne sont visiblement que cette Organisation même; Voilà une Machine bien éclairée! car enfin quand l'Homme seul aurait reçu en partage la Loi Naturelle, en serait-il moins une Machine? Des Roues, quelques ressorts de plus que dans les Animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant aussi plus de sang, la même raison donnée; que sais-je en-
enfin des causes inconnues produisent toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords que ne sont pas plus étrangers à la matière, que la pensée, et en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffiroit-elle donc à tout ? oui, encore une fois ; Puis que la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont faits, ne ferait-elle pas aussi susceptible de Remords, quand une fois elle a acquis avec le temps la faculté de sentir.

L'Ame n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'Idée, et dont un bon Esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire en un mot dans le physique, & dans le Moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien ; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seraient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui acheveront de les satisfaire.
1. **Toutes les chairs des Animaux** palpitent après la mort, d'autant plus long-temps, que l'Animal est plus froid & transpire moins. Les Tortuës, les Lézards, les serpens &c. en font foi.

2. Les muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent long-temps leur mouvement peristaltique, ou vermiculaire.

4. Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. Le cœur de la Grenouille, sur tout exposé au Soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remue pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les Crapaux.

6. Bacon de Verulam, dans son Traité *Sylva-Sylvarum*, parle d'un Homme, convaincu de trabison, qu'on ouvrit vivant, & dont le cœur jetté dans l'eau chaude, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut,
à la distance perpendiculaire de 2 pièces.

7. Prenez un petit Poulet encore dans l'œuf; arrachez lui le cœur; vous observerez les mêmes Phénomènes, avec à peu près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un Animal prêt à périr dans la Machine Pneumatique.

Les mêmes Expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, se font dans les Pigeons, dans les Chiens, dans les Lapins, dont les morceaux de Cœur se remuënt, comme les Cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pates de Taupe arrachées.

8. La Chenille, les Vers, l'Araignée, la Mouche, l'Anguille offrent les mêmes choses à considérer; et le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

9. Un Soldat ivre emporta d'un coup de sabre la tête d'un Coq d'Inde. Cet Animal resta debout, ensuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des ailes, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce Coq
Coq se remuoiennent encore. Voilà ce que j'ai vu, et il est facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

10. Les Polypes font plus que de se mouvoir, après la Section; ils se reproduisent dans huit jours en autant d'Animaux, qu'il y a de parties coupées. J'en suis fâché pour le système des Naturalistes sur la génération, ou plutôt j'en suis bien aisé; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les Expériences connues, & les plus décisives!

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une manière incontestable que chaque petite fibre, ou partie des corps organisés, se meut par un principe qui lui est propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvements volontaires; puisque les mouvements en question s'exercent, sans que les parties qui les manifestent, aient aucun commerce avec la circulation. Or si cette force se fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, cœur, qui est un composé de fibres.
Singulièremenl entrelacées, doit avoir la même propriété. L'Histoire de Bacon n'étoit pas nécessaire pour me le persuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite Analogie de la structure du Cœur de l'Homme & des Animaux; & par la masse même du premier, dans laquelle ce mouvement ne se cache aux yeux, que parce qu'il y est étouffé; & enfin parce que tout est froid & affaissé dans les cadavres. Si les dissections se fassoient sur des Criminels suppliciés, dont les corps sont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvements, qu'on observe dans les muscles du visage des gens décapités.

Tel est ce principe moteur des Corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvements non déréglés, comme on l'a cru, mais très réguliers, & cela, tant dans les Animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui sont froids & impairs. Il ne reste donc aucune ressource à nos Adversaires, si ce n'est de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à présent quel
est le siège de cette force innée dans nos corps; je réponds qu'elle réside très clairement dans ce que les Anciens ont appelé Parenchyme; c'est à dire dans la substance propre des parties, abstraction faite des Veines, des Artères, des Nerfs, en un mot de l'Organisation de tout le corps; & que par conséquent chaque partie contient en foi des ressorts plus ou moins visibles, selon le besoin qu'elles en avaient.

Entrons dans quelque détail de ces ressorts de la Machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, Animaux, naturels, & Automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'aspect d'un précipice inattendu? que des paupières se baissent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la Pupille s'étreit au grand jour pour conserver la Rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité? n'est ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en Hiver, pour que le froid ne pénètre pas l'intérieur des vaisseaux? que l'etomac se soulève, irrité par le poison, par une certaine quantité d'
Opium, par tous les Emétiques &c.? que le Cœur, les Arteres, les Muscles se contractent pendant le sommeil, comme pendant la veille? que le Poumon fait l'office d'un fouet continuemement exercé? n'est ce pas machinalement qu'agitent tous les Sphinxers de la Vessie, du Rectum &c.? que le Cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles erecteurs font dresser la Verge dans l'Homme, comme dans les Animaux qui s'en battent le ventre, & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumières de l'Anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil, & plus Vermeilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos sentiments, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées; car le Cerveau a ses muscles.
cles pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle συνεπίμορον (l'Ame). Ce principe existe, & il a son siège dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenants des maladies de l'Imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richesse & une fécondité mal entendue, il faut se borner à un petit nombre de questions & de reflexions.

Pour quoi la vue, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-elle des mouvements & des défis singuliers? Ce qui se passe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes? Point du tout; mais du commerce & de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le bene placitum des Anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort affoupi, quand l'imagination l'a éveillé: & comment cela, si ce n'est par le désordre & le tumulte du sang & des Esprits, qui galopent avec une
une promptitude extraordinaire, & vont gonfler les Corps Caverneux? 
Puis qu'il est des communications évidentes entre la Mère & l'Enfant*, & qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres Ecrivains aussi dignes de foi, (il n'y en a point qui le soient plus), nous croirons que c'est par la même voie que le fétus reçoit l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions; & que les mêmes traces, ou Envies de la Mère, peuvent s'imprimer sur le fétus, sans que cela puisse se comprendre, quoiqu'en disent Blondel & tous ses adhérents. Ainsi nous faisons réparation d'Honneur au P. Mallebranche, beaucoup trop raillé de la crédulité par des Auteurs qui n'ont point observé d'assez près la Nature, & ont voulu l'assujettir à leurs idées.

Voyez le Portrait de ce Fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglois. Les Efforts, les Nerfs de son Génie sont peints sur sa Physionomie; Elle est toute en convulsion;  

* Au moins par les vaisseaux. Est-il sûr qu'il n'y en a point par les nerfs?
L'Homme

Son ; les yeux sortent de l'Orbite, les sourcils s'élèvent avec les muscles du Front. Pourquoi ? c'est que l'origine des Nerfs est en travail & que tout le corps doit se ressentir d'une espèce d'accouchement aussi laborieux. S'il n'y avait une corde interne qui tirât ainsi celles du dehors, d'ou viendraient tous ces phénomènes ? Admettre une Ame pour les expliquer, c'est être réduit à l'Operation du St. Esprit.

En effet si ce qui pense en mon Cerveau, n'est pas une partie de ce Viscère, & consequemment de tout le Corps, pourquoi lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un Ouvrage, ou que je poursuis un raisonnement abstrait, pourquoi mon sang s'échauffe-t-il ? pourquoi la fièvre de mon Esprit passe-t-elle dans mes Veines ? Demandez-le aux Hommes d'Imagination, aux grands Poètes, à ceux qu'un sentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la Nature, de la vérité, ou de la vertu transportent ! Par leur Entousiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cause par les effets : par cette Harmonie que Borelli, qu'un seul
feu! Anatomiste a mieux connue
que tous les Leibnitiens, vous con-
noitrez l'Unité matérielle de l'Hom-
me. Car enfin si la tension des
nerfs qui fait la douleur, cause la
fièvre, par laquelle l'Esprit est trous-
blé, & n'a plus de volonté; & que
réciproquement l'Esprit trop exercé
trouble le corps, & allume ce feu
de consomption qui a enlevé Bayle
dans un âge si peu avancé; si telle
titillation me fait vouloir, me force
de désirer ardemment ce dont je ne
me soucios nullement le moment
dauparavant; si à leur tour cer-
taines traces du Cerveau excitent le
même prurit & les mêmes desirs,
pourquoi faire double, qui n'est e-
videntement qu'un? C'est en vain
qu'on se r'écrie sur l'Empire de la
Volonté. Pour un ordre qu'elle
donne, elle subit cent fois le joug.
Et quelle Merveille que le corps
obéisse dans l'état sain, puisqu'un
torrent de sang, & d'Esprits vient
l'y forcer; la volonté aiant pour Mi-
nistres une légion invisible de flui-
des plus vifs que l'Eclair, & tou-
jours prêts à la servir! Mais com-
me c'est par les Nerfs que son pou-
voir s'exerce; c'est aussi par eux
qu'il
L'Homme
qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un Amant épuisé, les plus violents désirs lui rendront-ils sa vigueur perdue? Hélas! non; et elle en sera la première punie, parceque, posées certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la Paralysie &c. revient ici.

La Jaunisse vous surprend! ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde! Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains Jouets de mille illusions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'œil; faites couler la Bile par son tamis naturel; alors l'Ame aïsant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce pas encore ainsi qu'en abattant la Cataracte, ou en injectant le Canal d'Eustachy, on rend la Vue aux Aveugles, & l'Ouie aux Sourds. Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'Habiles Charlatans dans des siècles ignorans, ont passé pour faire de grands Miracles! La belle Ame & la puissante Volonté qui ne peut
peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, &
dont les goûts changent avec l'âge & la fièvre! Faut-il donc s'éton-
ner si les Philosophes ont toujours
eu en vue la santé du corps, pour
conservé celle de l'Ame? si Pytha-
gore a aussi soigneusement ordonné
la Diète, que Platon a défendu le vin?
Le Régime qui convient au corps,
est toujours celui par lequel les Mé-
decins sensés prétendent qu'on doit
prélever, lorsqu'il s'agit de former
l'Esprit, de l'élever à la connois-
fance de la vérité & de la vertu;
vains sons dans le désordre des
Maladies & le tumulte des Sens!
Sans les Préceptes de l'Hygiène,
Epidème, Socrate, Platon, &c.
prêchent en vain: toute morale est
instructueuse, pour qui n'a pas la
fobriété en partage; c'est la sour-
ce de toutes les Vertus, comme l'In-
tempérance, est celle de tous les
Vices.
En faut-il davantage, (& pour-
quoi irais-je me perdre dans l'Histoire
des passions, qui toutes s'ex-
pliquent par l'énorme d'Hippocrate)
pour prouver que l'Homme
n'est qu'un Animal, ou un Assem-
blé...
blage de ressorts, qui tous se mon-nt les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle Humain la Nature a commencé? Si ces ressorts diffèrent entre eux, ce n'est donc que par leur Siège & par quelques degrés de force, & jamais par leur Nature; & par conséquent l'Ame n'est qu'un principe de mouvement, ou une Partie maté-rielle sensible du Cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute la Machine, qui a une influence visible sur tous les autres, & même paroit avoir été fait le premier; en forte que tous les autres n'en feroient qu'une émanation, comme on le ver-ra par quelques Observations que je rapporterai & qui ont été faites sur divers Embryons.

Cette oscillation naturelle, ou propre à notre Machine, & dont est douée chaque fibre, & pour ainsi dire, chaque Élément fibreux, semblable à celle d'un Pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveler, à mesure qu'elle se perd! lui donner des forces, quand elle languit; l'affoiblir, lorsqu'elle est opprimée par un excès de force & de
de vigueur. C'est en cela seul que la vraie Médecine consiste.

Le corps n'est qu'une horloge, dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la Nature, quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fièvre, que les Chymistes qui ne rêvent que de fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les Muscles & le Cœur, comme s'ils y étoient envoyés par ordre de la Volonté.

C'est donc les causes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainsi durant 100 ans le mouvement perpétuel des solides & des fluides, aussi nécessaire aux uns, qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, & vice versa? Tout ce qu'on fait, c'est que l'action des premiers ferait bientôt anéantie, sans le secours des seconds. Ce sont les liqueurs qui par leur choc éveillent & conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De là vient qu'après la mort, le ressort naturel...
de chaque substance est plus ou moins fort encore suivant les restes de la vie, auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties Animales peut bien se conserver & s'augmenter par celle de la Circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque Membre, ou Viscère, comme on l'a vu.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goutée de tous les savans, & que Staahl sur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand Chymiste a voulu nous persuader que l'Ame étoit la seule cause de tous nos mouvements. Mais c'est parler en Fanatique, & non en Philosophe.

Pour détruire l'hypothèse Stahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse! Quelle agilité dans les doigts! les mouvements sont si prompts, qu'il ne paraît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les Stahliens de me dire, eux qui connaissent si bien tout ce que peut notre Ame, comment il serait possible.
possible qu'elle exécutât si vite tant-de mouvemens, des mouvemens qui se passent si loin d'elle, & en tant-d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourrait faire de brillantes cadences sur une Infinité de trous qu'il ne connoîtrait pas, & auxquels il ne pourrait seulement pas appliquer le doigt.

Mais disons avec M. Hecquet qu'il n'est pas permis à tout le Monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'aurait-il pas été encore plus favorisé de la Nature en qualité d'Homme, qu'en qualité de Chimiste & de Praticien? Il fallait (l'heureux Mortel!) qu'il eût reçu une autre Ame que le reste des Hommes; une Ame souveraine, qui non contente d'avoir quelque Empire sur le muscles volontaires, teneit sans peine les Rênes de tous les mouvemens du Corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré! Avec une Maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque forte les battemens du Cœur & les loix de la Circulation, point de fièvre sans doute; point de douleur; point de langueur; ni honteuse impu-
puissance, ni fâcheux Priapisme.
L'Ame veut, & les ressorts jouent,
se dressent, ou se débandent. Com-
ment ceux de la Machine de Staahl
se sont ils si tôt détraqués ? Qui a
chez soi un si grand Médecin, de-
vroit être Immortel.

Staahl au reste n'est pas le
seul qui ait rejeté le principe d'Osc-
cillation des corps organisés. De
plus grands Esprits ne l'ont pas em-
ployé, lorsqu'ils ont voulu expli-
quer l'action du Cœur, l'Erection
du Penis &c. Il n'y a qu'à lire les
Institutions de Médecine de Boer-
haave, pour voir quels laborieux &
 séduisants systèmes, faute d'admettre
une force aussi frappante dans tous
les corps, ce grand Homme a été
obligé d'enfanter à la sueur de son
puissant génie.

Willis & Perrault, Esprits d'u-
ne plus foible trempe, mais Observa-
teurs affidus de la Nature, que le
fameux Professeur de Leyde n'a con-
nue que par autrui, & n'a eût,
pour ainsi dire, que de la seconde
main, paroissent avoir mieux aimé
supposer une Ame généralement ré-
pandue par tout le corps, que le prin-
cipe dont nous parlons. Mais dans
cet
cette Hypothèse qui fut celle de Virgile, & de tous les Epicuriens. Hypothèse que l’Histoire du Polype semblerait favoriser à la première vue, les mouvements qui survivent au sujet dans lequel ils sont inhérents, viennent d’un reste d’Ame, que conservent encore les parties qui se contractent, sans être désormais irritées par le sang & les Ésprits. D’où l’on voit que ces Écrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables Philosophiques, ne se sont trompés que sur le Modèle de ceux qui ont donné à la matière la faculté de penser, je veux dire, pour s’être mal exprimés, en termes obscurs, & qui ne signifient rien. En effet, qu’est ce que ce reste d’Ame, si ce n’est la force motrice des Leibniticiens, mal rendue par une telle expression, & que cependant Perrault sur-tout a véritablement entrevue. v. son Traité de la Mécanique des Animaux.

A présent qu’il est clairement démontré contre les Cartésiens, les Staahlïens, les Mallebranchistes, & les Théologiens peu dignes d’être ici placés, que la matière se meut par elle-même, non seulement lorsqu’elle est
est organisée, comme dans un Cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite; la curiosité de l'Homme voudroit savoir comment un Corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un souffle de Vie, se trouve en conséquence orné de la Faculté de Sentir, & enfin par celle-ci de la Pensée. Et pour en venir à bout, ô Bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains Philosophes! & quel Gali-mathias j'ai eu la patience de lire à ce sujet!

Tout ce que l'Expérience nous apprend, c'est que tant que le mouvement subsiste, si petit qu'il soit dans une ou plusieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'Expériences dont j'ai voulu accabler les Systèmes. Il est donc constant que le mouvement & le sentiment s'excitent tour à tour, & dans les Corps entiers, & dans les mêmes Corps, dont la structure est détruite; pour ne rien dire de certaines Plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du sentiment & du mouvement.
Mais de plus, combien d'excellents Philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir; & que l'Amé raisonnable, n'est que l'Amé sensitive appliquée à contempler les idées, & à raisonner! Ce qui serait prouvé par cela seul que lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'Apoplexie, la Létrargie, la Catalepsie &c. Car ceux qui ont avancé que l'Amé n'avait pas moins pensé dans les maladies soporéuses, quoiqu'elle ne se souvint pas des idées qu'elle avait eues, ont soutenu une chose ridicule.

Pour ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le temps à en rechercher le mécanisme. La Nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matière. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de restituer avec l'Auteur de l'Histoire de l'Amé l'Ancienne & intelligible Doctrine des formes substantielles! Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la Matière, d'inerte & simple, devient active & composée d'organes, que de ne pouvoir regarder le Soleil sans verre rou-
Et je suis d'auflfi bonne composition sur les autres Merveilles incompréhensibles de la Nature, sur la production du Sentiment & de la Pensée dans un Etre qui ne paroissoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde seulement que la Matière Organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différentie de celle qu'ii ne l'est pas (eh! peut-on rien refuser à l'Observation la plus incontestable?) & que tout dépend dans les Animaux de la diversité de cette Organisation, comme je l'ai aslez prouvé; c'en est aslez pour deviner l'Enigme des substances & celle de l'Homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers & que l'Homme est la plus parfaite. Il est au Singe, aux Animaux les plus spirituels, ce que le Pendule Planétaire de Huygens, est à une Montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'instrumens, plus de Rouages, plus de ressorts pour marquer les mouvements des Planètes, que pour marquer les Heures, ou les repeter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son fluteur, que pour son Ca-
nard, il eût dû en employer encore davantage pour faire un Parleur; Machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, surtout entre les Mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même nécessaire que la Nature emploïât plus d'Art & d'appareil pour faire & entretenir une Machine, qui pendant un siècle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'Esprit; car si on n'en voit pas au pouls les heures; c'est du moins le Baromètre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'Ame. Je ne me trompe point, le corps humain est une horloge, mais immense, & construite avec tant d'Artifice & d'Habilîté, que si la roue qui sert à marquer les secondes, vient à s'arrêter; celle des minutes tourne & va toujours son train; comme la roue des Quarts continue de se mouvoir: & ainsi des autres, quand les premières, rouillées, ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche. Car n'est ce pas ainsi que l'Obstruction de quelques Vaisselleaux ne suffit pas pour détruire, ou sus-
prendre le fort des mouvemens, qui est dans le cœur, comme dans la Pièce Ouvrière de la Machine; puis qu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vite, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrémité des vaisseaux? Lorsque le nerf optique seul comprimé ne laisse plus passer l'image des Objets, n'est-ce pas ainsi que la Privation de la Vüe n'empêche pas plus l'usage de l'Oüie, que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la Portion Molle sont interdites, ne suppose celle de l'autre? n'est ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'Attaque du mal) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête? Phénomènes qui ne surprennent point les Médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la Nature de l'Homme: & pour le dire en passant; de deux Médecins, le meilleur, celui qui mérite le
le plus de confiance, c'est toujours, à mon avis, celui qui est le plus versé dans la physique, ou la mécanique du corps humain, & qui laissant l'Ame & toutes les inquietudes que cette chimère donne aux Sots & aux ignorans, n'est occupé sérieusement que du pur Naturalisme.

Laissons donc le prétendu Mr. Charp se mocquer des Philosophs qui ont regardé les Animaux, comme des Machines. Que je pense différemment! Je crois que Descartes seroit un Homme respectable à tous égards, si né dans un siècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience & de l'observation, & le danger de s'en écarter. Mais il n'est pas moins juste que je fasse ici une autentique réparation à ce grand Homme, pour tous ces petits Philosophes mauvais plaisans, & mauvais Singes de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nés de Descartes, feroient mieux de sentir que sans lui le champ de la Philosophie, comme celui du bon Esprit sans Newton, seroit peut être encore en Friche.

Il est vrai que ce célèbre Philosophe s'est beaucoup trompé, & per-
tonne n’en disconvient. Mais enfin il a connu la Nature Animale; il a le premier parfaitement démontré que les Animaux étoient de purs Machines. Or après une découverte de cette importance & qui suppose autant de sagacité, le moyen sans ingratidude, de ne pas faire grâce à toutes les Erreurs!

Elles sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu’il chante sur la distinction des deux substances; il est visible que ce n’est qu’un tour d’adresse, une ruse de flèche, pour faire avaler aux Théologiens un poison caché à l’ombre d’une Analogie qui frappe tout le Monde, & qu’eux seuls ne voient pas. Car c’est elle, c’est cette forte Analogie qui force tous les savans & les vrais juges d’avouer que ces êtres fières & vains, plus distingués par leur orgueil, que par le nom d’Hommes, quelque envie qu’ils aient de s’élever, ne sont au fond que des Animaux & des Machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux Inflnest, dont l’Education fait de l’Esprit, & qui a toujours son siège dans le Cerveau, & à son défaut,
Machine, 97

comme lorsqu'il manque, ou est
ostifié, dans la Moëlle allongée, &
jamais dans le Cervelet; car je l'ai
vu considérablement blessé; d'autres
ont trouvé fchirreux, sans que
l'Ame cessât de faire ses fonctions.

Etre Machine, sentir, penser,
savoir distinguer le bien du mal,
comme le bleu du jaune, en un mot
être né avec de l'Intelligence, &
un Instinct sur de Morale, & n'être
qu'un Animal, sont donc des
choses qui ne sont pas plus contra-
dictoires, qu'être un Singe, ou un
Perroquet, & savoir le donner du
plaisir. Car puisque l'occasion se pré-
sente de le dire, qui eut jamais
deviné à priori qu'une goutte de la
liqueur qui se lance dans l'Accou-
plement, fit ressentir des plaisirs
divins, & qu'il en naîtrait une
petite créature, qui pourrait un
Jour, posées certaines loix, joüir des
mêmes délices? Je crois la pensée
il peu incompatible avec la matière
organisée, qu'elle semble en ê-
tre une propriété, telle que l'Élec-
tricité, la faculté motrice, l'im-
pénétrabilité, l'Etendue, &c.

* Haller dans les Transact. Philosoph. 
Voulez-vous de nouvelles observations? En voici qui sont sans replique, & qui prouvent toutes que l'Homme ressemble parfaitement aux Animaux dans son origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos Observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'Homme dans son Principe n'est qu'un Ver, qui devient Homme, comme la Chenille Papillon. Les plus graves † Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet Animalcule. Tous les Curieux l'ont vu, comme Hartsoeker, & dans la semence de l'Homme, non dans celle de la femme; il n'y a que les fous qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'Ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa première nour-
nourriture. Cet œuf quelquefois surpris dans les Trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la Matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de 9 mois, il ne diffère point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (l'Amnios) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclorer, (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'accouchement,) avec d'autres petits Embryons très proches de leur origine; car alors c'est toujours l'œuf dans sa Coque, & l'Animal dans l'œuf, qui généré dans ses mouvements, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le Poulet, l'Oiseau &c. de la leur. J'ajouterais une observation que je ne trouve nulle part; c'est que l'Amnios n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la Matrice dont la substance même
le gonfle de suc infiltrés, indépendamment de la répletion & du dépliocement de tous les Coudes Vasculaires.

Voyons l'Homme dans & hors de sa Coque ; examinons avec un Microscope les plus jeunes Embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15. jours ; après ce temps les yeux suffisent. Que voit-on ? la tête seule ; un petit cercle rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce temps, tout étant plus informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des Nerfs, ou le principe du sentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'est le Punctum saliens de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la Tête allonger le Col, qui en se dilatant forme d'abord le Thorax, où le cœur a déjà descendu, pour s'y fixer ; après quoi vient le bas ventre qu'une cloison (le diafragme) sépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doits, les ongles, & les poils ; l'autre les cuisses, les jam.
jambes, les pieds &c. avec la seule différence de situation qu'on leur connaît, qui fait l'Appui & le balan-
cier du corps. C'est une Végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes;
là ce sont des feuilles & des fleurs; Par tout brille le même Luxe de la Nature; & enfin l'Esprit Resteur des
Plantes est placé, où nous avons notre âme, cette autre Quintessence de l'Homme.

Telle est l'Uniformité de la Nature qu'on commence à sentir, & l'Analogie du règne Animal & Végé-
tal, de l'Homme à la Plante. Peut-être même y a-t-il des Plantes Ani-
males, c'est-à-dire qui en Végétant, ou se battent comme les Polypes,
oront d'autres fonctions propres aux Animaux?

Voilà à peu près tout ce qu'on fait de la génération. Que les par-
ties qui s'attirent, qui sont faites pour s'unir ensemble, & pour oc-
cuper telle, ou telle place, se réu-
nissent toutes suivant leur Nature; & qu'aussi se forment les yeux, le
coeur, l'estomac & enfin tout le corps, comme de grands Hommes
ont écrit, cela est possible. Mais
comme l'expérience nous abandonne au milieu de ces subtilités, je ne supposerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes sens, comme un mystère impénétrable. Il est si rare que les deux semences se rencontrent dans le Congrès, que je serais tenté de croire que la semence de la femme est inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomènes, sans ce commode rapport de parties, qui rend si bien raison des ressemblances des enfants, tantôt au Père, et tantôt à la Mère. D'un autre côté l'embarras d'une explication doit elle contrebalancer un fait? Il me paraît que c'est le Mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties feroit donc fait de toute éternité dans le germe, ou dans le Ver même de l'Homme. Mais tout ceci est fort au-dessus de la portée des plus excellens Observateurs. Comme ils n'y peuvent rien saisir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation & du développement des Corps, qu'une Taupe, du chemin qu'un Cerf peut parcourir.
Nous sommes de vraies Taupes dans le champ de la Nature; nous n'y faisons guère que le trajet de cet Animal; & c'est notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous sommes dans le cas d'une Montre qui dirait: (un Fabuliste en ferait un Personnage de conséquence dans un Ouvrage frivole) "quoi! c'est ce frot ouvrier qui m'a faite, moi qui divise le temps! moi qui marque si exactement le cours du Soleil; moi qui répète à haute voix les heures que j'indique! non, cela ne se peut pas". Nous dédaignons de même, Ingrats que nous sommes, cette mère commune de tous les Règnes, comme parlent les Chymistes. Nous imaginons ou plutôt supposons une cause supérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil, qu'aux yeux grossiers qui la méconnaissent dans ses plus brillants Ouvrages; & la Nature n'est point une Ouvrière bornée. Elle produit des millions d'Hommes avec plus de facilité & de plaisir, qu'un Horloger n'a de peine à faire la montre.
la plus composée. Sa puissance éclate également & dans la production du plus vil Insecte, & dans celle de l'Homme le plus superbe; le règne Animal ne lui coute pas plus que le Végétal, ni le plus beau Génie, qu'un Epi de blé. Jugeons donc par ce que nous voyons, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux & de nos recherches, & n'imagions rien au delà. Suivons le Singe, le Castor, l'Éléphant &c. dans leurs Operations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces Animaux? & si vous leur accordez une Amé, Fanatiques, vous êtes perdus; vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa Nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? qui ne voit quelle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, donc elle doit subir le même sort, quel qu'il soit! & qu'ainsi c'est tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde?

Brisez la chaîne de vos préjugés; armez vous du flambeau de l'Expérience. & vous ferez à la Na-
ture l'Honneur quelle mérite, au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance où elle vous a laissée. Ouvrez les yeux seulement, & laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre; & vous verrez que ce Laboureur dont l'Esprit & les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son fillon, ne diffère point essentiellement du plus grand Génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes & de Newton: vous ferez persuadé que l'Imbécille, ou le stupide sont des Bêtes à figure Humaine, comme le Singe plein d'Esprit, est un petit Homme sous une autre forme; & qu'ensuite tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'Astronomie, peut prédire une Éclipse, comme la guérison, ou la mort, lorsqu'il a porté quelque temps du Génie & de bons yeux à l'Ecole d'Hippocrate & au lit des Malades. C'est par cette file d'observations & de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.
Ne disons point que toute Machine, ou tout Animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une Machine immortelle est une chimère, ou un être de raison, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des Chenilles, qui voient les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amèrement le sort de leur espèce qui leur semblerait s'anéantir. L'Ame de ces Insectes (car chaque Animal à la Sienne) est trop bornée pour comprendre les Métamorphoses de la Nature. Jamais un seul des plusrusés d'entre'eux n'eût imaginé qu'il dût devenir Papillon. Il en est de même de nous. Que savons nous plus de notre destinée, que de notre origine? soumettons nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui pensera ainsi, sera sage, juste, tranquille sur son sort, & par conséquent heureux. Il attendra la mort, sans la craindre, ni la défier; & chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu.
lieu plein de délices ; plein de respect pour la Nature ; plein de reconnaissance, d'attachement, & de tendresse, à proportion du sentiment, & des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la sentir, & d'être au charmant Spectacle de l'Univers, il ne la détruit certainement jamais dans soi, ni dans les autres. Que dis-je ! plein d'Humanité, il en aimera le caractère jusqu'aux ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, sans les haïr; ce ne seront à ses yeux que des Hommes contrefaits. Mais en faissant grace aux défauts de la conforma
tion de l'Esprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés, & leurs vertus. Ceux que la Nature aura favorisés, lui paroîtront mériter plus d'égards, que ceux qu'elle aura traités en Marâtre. C'est ainsi qu'on a vû que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du Matérialiste, des hommages que tout Autre leur refuse injustement. Enfin le Matérialiste convaincu, quoique murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une Ma-
chine, ou qu'un Animal, ne ma-
tritera point ses semblables; trop
instruit sur la Nature de ces actions,
dont l'inhumanité est toujours pro-
portionnée au degré d'Analogie
prouvée ci-devant; & ne voulant
pas en un mot, suivant la Loi Na-
turelle donnée à tous les Animaux,
faire à autrui, ce qu'il ne voudroit
pas qu'il lui fit.

CONCLUSIONS donc hardiment
que l'Homme est une Machine;
& qu'il n'y a dans tout l'Univers
qu'une seule substance diversément
modifiée. Ce n'est point ici une
Hypothèse élevée à force de de-
mandes & de suppositions: ce n'est
point l'Ouvrage du Préjugé, ni
même de ma Raison seule; j'eusse
dédaigné un Guide que je crois si
peu sûr, si mes sens portant, pour
ainsi dire, le flambeau, ne m'eus-
fent engagé à la suivre, en l'éclai-
rant. L'Expérience m'a donc par-
lé pour la Raison; c'est ainsi que je
les ai jointes ensemble.

MAIS on a dû voir que je ne
suis permis le raisonnement le
plus vigoureux & le plus immédi-
tement tiré, qu'à la suite d'une multi-
tude d'Observations Physiques qu'au-
cun